

(Sous la direction de)
Flora Amabiamina
Alain Roger Boayéniak Bayo

La science-fiction africaine

Questionnements et enjeux d'un genre en construction

Cet ouvrage a été réalisé par les éditions Pygmies
Douala, Cameroun
Tél. : +237 677 47 85 55 — +237 677 13 42 11
contact@pygmieseditions.com
www.pygmieseditions.com

Imprimé en France
Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal.
© Éditions Pygmies, mai 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-9956-459-15-5

Comité scientifique

Jean-Claude Abada Medjo, *Université de Yaoundé 1*, Cameroun
Flora Amabiamina, *Université de Douala*, Cameroun
Assanvo Amoikon, *Université Félix Houphouët-Boigny*, Côte-d'Ivoire
Isidore Bikoko, *Université de Douala*, Cameroun
Pierre Fandio, *Université de Buea*, Cameroun
Alain Fleury Ekorong, *Université de Douala*, Cameroun
Ferdinand Njoh Kome, *Université de Douala*, Cameroun
Pierre-Louis Patoine, *Université Sorbonne Nouvelle*, Paris 3, France

Comité de lecture

Alain Roger Boayéniak Bayo, *Université de Douala*
Georges Albin Nelson Houack, *Université de Douala*
Floribert Nomo Fouda, *Université de Yaoundé 1*
Fabrice Lyonel Njiotouo, *Université de Douala*

Préface

Dans *L'Art comme expérience*, John Dewey suggère que les textes littéraires fournissent un témoignage de ce qui s'est produit et donne une direction, par ordre et par requête, aux actions particulières futures. « La littérature, écrit-il, transmet du passé ce qui est significatif dans l'expérience présente et prophétique du mouvement plus large de l'avenir ». Il ajoute : « Seule l'imagination découvre les possibilités qui sont développées dans la structure du présent. Les premiers mouvements de mécontentement et les premières allusions à un avenir meilleur se trouvent toujours dans les œuvres d'art ». Dewey attire ainsi l'attention sur la dimension critique et utopique de l'art. C'est cette dimension critique et utopique de l'œuvre d'art qui est l'objet de ce volume important qui cartographie la Science-fiction africaine en explorant ses origines, ses thématiques et, surtout, ses enjeux tant esthétiques qu'idéologiques, sans oublier d'en proposer les clés de lecture spécifiques.

Du point de vue idéologique, l'un des enjeux de la Science-fiction africaine mis en exergue dans ce volume est la figuration d'un futur possible de l'Afrique, un futur riche des ressources de ses archives culturelles trop longtemps méconnues et marginalisées parce que la vision du monde qu'elles proposent et la métaphysique qu'elles recèlent étaient jugées primitives, irrationnelles ou incompatibles avec la raison instrumentale dominante. À un moment de l'histoire humaine où cette dernière montre ses limites, et où les Africains veulent se réenraciner dans leur histoire pour mieux se projeter dans le futur, la Science-fiction se donne à lire comme un laboratoire ou un espace de possibilisation d'une Afrique réenchantée, ayant retrouvé en elle-même, c'est-à-dire en ses savoirs, croyances, mythes et rites revalorisés, la vision d'un monde plus habitable. Un monde où le non-calculable, le symbolique et l'immatériel retrouvent leur place de ferment de notre séjour sur Terre.

La dynamique au cœur de la Science-fiction africaine, qui comprend la réécriture de l'histoire, la redécouverte et la réactivation des contenus cognitifs et des potentiels utopiques contenus dans les mythes, les croyances, les savoir-faire, les chansons, voire le folklore, s'apparente ainsi à celle des philosophies du futur ou de l'espérance qui ne se dérobent

pas aux exigences de l'historicité propre à chaque société. On la retrouve, par exemple, chez Ernst Bloch, philosophe de l'utopie par excellence, pour qui l'histoire culturelle d'un peuple contient des contenus utopiques inexploités qu'il faut sauver de l'oubli en les actualisant. Pour Bloch, en effet, la réalisation du *Novum* utopique dans le futur dépend de l'exposition du potentiel du passé. Et celle-ci, à son tour, dépend du degré de conscience généré dans le présent. Autrement dit, le futur n'est pas une élaboration mécanique du présent, il n'émerge pas d'une série d'étapes découlant de façon linéaire du passé. Si le futur est ouvert, la détermination de l'horizon du présent, elle, n'est possible qu'à travers le déterrement de la « conscience anticipante » incarnée dans les réalisations culturelles du passé. C'est entre autres cela qui peut permettre au récit de science-fiction de ne pas fonctionner comme une évasion du présent et de l'histoire, de ne pas faire diversion par rapport à l'ordre social et politique actuel, ou de dévier les énergies à investir dans la tâche de transfiguration éthique du monde, c'est-à-dire de l'incarnation du possible. Sans trahir cette ligne de pensée, on peut dire que l'auteur de science-fiction présente quelques ressemblances avec l'historiographe dont parle Walter Benjamin dans la VI^e thèse sur le concept d'histoire : il doit avoir « le don d'attiser dans le passé l'étincelle d'espérance ».

Mais dans sa cartographie de la Science-fiction africaine, ce volume attire l'attention sur un autre aspect important : l'extension et l'enrichissement du territoire et du paysage littéraire africains d'une part et, d'autre part, un changement dans le climat de l'imagination qui peut être signe d'une prise de conscience des défis majeurs que les sociétés africaines doivent relever. Parmi ces défis, on peut mentionner la nécessité, pour les Africains, de prendre en charge l'imagination de leur futur, en commençant par la réécriture de l'histoire du continent et l'actualisation de ses réservoirs d'imagination. Cette urgence d'assumer et de réactiver le potentiel futuriste contenu dans ses contes, mythes, croyances, est d'autant plus significative qu'elle s'exprime au moment même où les récits de la fin (de l'Histoire, du Futur, de l'Humanisme) prolifèrent dans le monde. Cette prolifération ne serait-elle pas le signe qu'il est temps de se tourner vers d'autres expériences humaines, d'autres conceptions de la vie, de l'économie, de la société, du monde, en un mot, vers d'autres archives pouvant permettre de garder ouvert l'horizon du possible ou, comme le dit Achille Mbembe, d'imaginer la poursuite de notre histoire sur Terre ?

La Science-fiction africaine ne fait pas sécession du monde pour se replier uniquement sur les ressources africaines ou se déployer dans une

sorte d'autarcie. Bien au contraire. Espace de possibilisation, d'assemblage, de recyclage et d'expérimentation d'autres formes de rationalités, elle se réapproprie la science dans sa compréhension occidentale pour exprimer des réalités locales. Elle tente aussi de concilier la rationalité technologique, qui montre de plus en plus ses limites en termes d'humanisation du monde, avec d'autres formes de rationalités (le merveilleux, la reconnaissance des forces du cosmos, l'inviolable) qui pourraient permettre de réenchanter le monde et de lancer l'humanité dans une nouvelle aventure. En fait, comme machine d'exploration, d'imagination du possible et d'éveil aux possibilités qui ne sont pas réalisées, mais qui pourraient l'être, la Science-fiction indique où rechercher des ressources qui pourraient permettre de transcender les impasses d'une Rationalité qui a prospéré dans l'oubli et l'ignorance des ressources vitales d'autres formes de rationalité. En ce sens, l'utopie de la Science-fiction est moins un pouvoir-savoir qu'un pouvoir devenir-autrement qui s'exprime selon un pouvoir-figurer-autrement le monde.

Si, de prime abord, on peut être tenté d'inscrire La Science-fiction africaine : questionnements et enjeux d'un genre en construction dans le champ des études littéraires qu'elle vient enrichir et redynamiser en l'obligeant à se réaménager pour donner la place qu'elle mérite à la Science-fiction reconnue comme un genre littéraire à part entière, il importe de souligner que sa portée va au-delà des études littéraires. En effet, comme le souligne Flora Amabiamina dans sa belle introduction, le déploiement de la Science-fiction africaine et l'intérêt que les critiques lui portent aujourd'hui coïncident avec le surgissement d'un vaste mouvement artistique, politique et idéologique, fédérant artistes et penseurs d'ascendance africaine dont le but est de produire un discours neuf sur l'Afrique et ses descendants, de se réapproprier les réservoirs d'imagination pour projeter le continent dans le futur ou pour le représenter autrement. Les notions telles que « afrofuturisme », « african futurisme », « african futures », « afrotopia », témoignent de la vitalité de ce mouvement qui se veut un anti-dote de l'afropessimisme démobilisateur. En effet, des indépendances à nos jours, tel un serpent, l'afropessimisme n'a cessé de muer sans perdre son venin démobilisateur, produisant des images d'une Afrique mal partie, malade d'elle-même, allergique au développement, voire agonisante. Potentialiser, (re)dynamiser, actualiser les réservoirs de vitalité du continent, bousculer l'imaginaire de l'Africain, lui redonner confiance en ses potentialités, pour pouvoir se projeter à nouveau dans le futur, telles sont quelques-unes des missions que se

donnent les récits de Science-fiction africaine et qui fondent son esthétique. Cela pourrait paraître peu de choses face aux nombreux défis à relever. Mais ce serait oublier qu'il n'y a pas de changement social sans imagination et sans nouvelle manière de nous percevoir et de percevoir le monde et les possibles en lui.

Enfin, dans le champ spécifique des études littéraires, mais pas seulement, l'étude de la Science-fiction peut permettre un changement de langage et de disposition critiques. La compréhension bourgeoise de la critique nous empêche souvent d'explorer un rôle plus complet et plus pertinent socialement pour la critique, à savoir, sa capacité à articuler et à ouvrir à la délibération et à affiner des idéaux qui feraient de la critique un lieu permettant d'imaginer des présents et des futurs plus justes. La fonction de la critique ne consiste pas uniquement à analyser les structures d'un texte, elle peut aussi assumer un rôle social nouveau et revigorant en articulant des normes éthiques, sociales et politiques alternatives de manière à faire du critique un participant actif à l'invention du futur. La critique, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, pourrait être un éteignoir des élans utopiques de la Science-fiction africaine. La même imagination qui fait du roman de science-fiction un rejet de ce qui est, en faveur de ce qui pourrait être, peut transformer la critique en une affirmation radicalement transformatrice, c'est-à-dire, en une véritable praxis de l'espoir social.

Pour lire avec profit la Science-fiction et être fidèle au projet qu'elle exprime, il faudrait peut-être nous réapproprier l'esprit de l'herméneutique utopique d'Ernst Bloch ou de l'herméneutique d'affirmation de Paul Ricœur qui, au lieu d'interpréter rétrospectivement une œuvre en réduisant sa négativité à une prétendue correspondance originelle avec une négativité familiale ou sociale, proposait de l'interroger perspectivement à partir d'une non-situation (u-topos) qui n'existe pas encore, et qui ne saurait se révéler qu'à partir de ses préfigurations esthétiques. Comme le dirait Richard Kearney, ce n'est que par le moyen d'une telle herméneutique des préfigurations utopiques qu'on peut découvrir le véritable rapport entre la révolution esthétique et la révolution historique.

Kasereka Kavwahirehi
Université d'Ottawa

Introduction générale

Ovni, avatar ou *jujutech* ? La science-fiction, parent pauvre de l'art africain

Flora Amabiamina
Université de Douala

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.
Le Guignon, Baudelaire

Originellement créée en Occident où elle a été portée sur ses fonts baptismaux, la science-fiction (SF) demeure un genre nouveau, voire décalé, en ce qu'elle cherche encore les marques de sa légitimation définitive dans le paysage littéraire. Il y a, en effet, des auteurs qui déniaient aux premiers écrits de SF toute qualité littéraire (Zola, 1893 ; Lemire, 1908). Les plus avenants les relèguent dans les marginalités de la littérature, envisageant néanmoins une situation possiblement évolutive du genre. Aussi le prix Goncourt 2020 décerné à Hervé Le Tellier pour *L'anomalie*, ou l'intérêt porté par de prestigieuses collections¹ à une littérature trop longtemps — et jusqu'ici — cantonnée aux « dehors de la littérature » (Angenot, 2013) par les tenants du « bon goût » littéraire sont-ils loin d'être des faits anecdotiques.

Aujourd'hui, le champ s'est internationalisé en se diversifiant, car la SF est l'un des genres artistiques qui comptabilisent le plus grand nombre de formes d'expression. Ainsi, dans les domaines de la littérature, du cinéma,

¹ Les éditions Gallimard ont réédité dans « Quarto », leur collection cinq étoiles, l'intégralité des nouvelles de Philip K. Dick qui côtoient ainsi les grands classiques de la littérature.

de la BD, de la musique, de la peinture et de la mode, on voit fleurir des œuvres de SF variées. Dans ce déploiement tous azimuts, l’Afrique n’est pas en reste. Mais dans ce lieu, davantage qu’ailleurs, la lutte pour la reconnaissance de la SF ne va pas sans polémique, surtout que quelques-uns remettent en cause son existence. Pour la Nigériane Nnedi Okorafor, une figure illustre du genre, « *African science fiction is still alien* » (2014). Seulement, sa boutade est fragilisée par des éléments factuels. De nombreuses productions artistiques sur le continent sont classées dans la catégorie SF². Même s’ils demeurent rares, des travaux critiques abordent la question, mais en portant davantage l’intérêt sur les productions de l’aire anglophone (Bould, 2012 et 2013 ; Womack, 2013 ; MacDonald, 2014 ; Stier, 2019) et un concept a été forgé pour caractériser, entre autres, ces tendances esthétiques et critiques : l’afrofuturisme qui, lui aussi, ne fait pas consensus. Lisa Yaszek (2006) établit l’existence d’un lien étroit entre SF et afrofuturisme. Aux côtés de ce courant, en émergent d’autres tout autant focalisés sur ce que Anthony Mangeon a nommé « le renversement des mondes » (2022a) : *afrotopisme*, *afroprophétisme*, *afrodystopie* et, à présent, l’*afroculturisme*³ ; leur objectif étant de proposer un discours renouvelé sur le continent et, par-delà lui, sa diaspora, laquelle d’ailleurs est forte à porter ces courants de plus en plus à la mode.

L’utopie afrofuturiste : entre contradiction et consensus

L’afrofuturisme se veut un mouvement artistique, politique et idéologique réunissant des artistes et penseurs d’ascendance africaine. Ces derniers sont mus par la volonté de produire un discours neuf sur l’Afrique et ses descendants, tout en valorisant leur passé historique par sa réécriture, en érigeant ce que Kodwo Eshun nomme une « contre-mémoire » (2003 : 288), et en écrivant leur futur. Par là même, ils battent en brèche l’hypothèse d’une Afrique anhistorique. Il s’agit de ne plus

² En littérature (Nnedi Okorafor et sa compatriote nigériane Nora K. Jemisin, Deon Meyer le Sud-Africain, Léonora Miano et Mutt-Lon les Camerounais) ; dans le cinéma (les productions sud-africaines *District 9* et *Wakanda, Kajola* l’un des premiers succès nigérian dans le domaine ou la production camerounaise *Les Saignantes*) ; dans les arts plastiques avec entre autres *Vabvakure* (« les gens d’ailleurs » en shona) du plasticien zimbabwéen Gerald Machona ou *Untitled (History of the Black People)* de l’Afro-américain Jean-Michel Basquiat ; dans la musique, on peut citer le collectif P-Funk dans *MotherShip Connection* ou *SpaceIs the place* de Sun Ra, tous auteurs afro-américains.

³ Ce concept néologique, je l’ai forgé à la suite de ceux articulés autour des idéologies promouvant une autre appréhension de l’Afrique. J’y reviens plus loin.

laisser conter son histoire par l'Autre, mais de la dire soi-même avec ses propres clés. L'entreprise passe nécessairement par l'invite soutenue à une décolonisation des discours, de la pensée, ainsi que des choix à opérer dans divers domaines du savoir (Eboussi Boulaga, 1977 ; Hountondji, 1994 ; Kavwahireri, 2009 ; Sarr, 2016 ; Mbembe, 2023), pour impulser le développement de l'Afrique, mais aussi dessiner son futur. Tout cela s'inscrit dans un projet de construction de ce qu'il est convenu de nommer désormais les utopies africaines qui alimentent les colloques à propos du continent. La SFA prescrit une parole prospectiviste sur le continent dont elle dessine un futur, un à-venir commandé de tous les vœux ; en somme, l'avènement d'une aube nouvelle. Maintenant, quels sont les scénarios proposés, quels moyens sont mis à profit pour ce faire et suivant quelles modalités ? Ces temps derniers, le sujet accapare les esprits. En témoignent les publications sur la question, notamment le livre de Carlos Lopes (2021), *L'Afrique est l'avenir du monde. Repenser le développement*, le dossier dédié à « Afrofuturisme, réservoir d'utopies » par le magazine *Usbek & Rica* (2023 : 130-152) ou encore la revue *Études littéraires africaines*, laquelle a consacré un numéro dirigé par Ninon Chavoz et Anthony Mangeon aux « Futurs africains : utopies et dystopies » (2023) et s'est, par ailleurs, intéressée à l'afrofuturisme⁴.

Pourtant, le courant est loin de faire l'unanimité. Les écrivaines Léonora Miano et Mohale Moshigo contestent sa justesse pour l'Afrique ; leur consœur Nnedi Okorafor revendique plutôt la casquette *african futurism*, au motif qu'elle « est plus particulièrement ancrée dans la culture, l'histoire et la mythologie africaines [...] » ; plus encore, « elle ne privilégie pas et ne s'organise pas autour de l'Occident » (cité par Thévenet, 2023 : 137). Toutefois, en dépit des polémiques, démarcations, rejets du concept et de son contenu, il demeure la réalité d'un consensus autour de la nécessité de penser un futur pour l'Afrique, un avenir à même de la sortir de la marge et de l'inscrire parmi les continents sur lesquels il faudra compter dans l'à-venir. Cela a pu faire dire à Kantura Quirós, cité par Maryse Chauvet, que « L'afrofuturisme est un antidote à l'afropessimisme » (2023 : 139). À la différence de ces débats, tout en abordant la dimension afrofuturiste/africaine-futuriste dont pourraient receler les textes analysés dans ce volume, notre projet a été de mettre en

⁴ Au nombre des travaux relatifs à l'afrofuturisme dans ce dossier : Céline Gahungu, « Une "soif de lendemain" : le futur dans le premier théâtre de Sony Labou Tansi », ou l'introduction de Ninon Chavoz et Anthony Mangeon, « Où va l'Afrique ? Narrer les futurs africains, entre prospective et science-fiction ».

surplomb l'existence d'une science-fiction africaine (SFA) que nous admettons « bien curieuse ». Aussi les contributeurs ont-ils révélé une diversité de caractères permettant de l'identifier, des prémisses d'une esthétique singulière, autant qu'ils ont proposé des clés de sa lecture.

Genre en marge ou marges du genre ? Quelques singularités

Il faut reconnaître d'emblée qu'une faction non négligeable des productions artistiques africaines se réclamant de la SF présente des traits singuliers, qui les distancient du modèle occidental. S'agissant de la littérature, spécialement les récits tenus pour science-fictionnels, des interrogations naissent quant à l'esthétique qu'ils proposent. Comment, par exemple, ne pas percevoir le fossé esthétique séparant *La théorie des cordes* de José Carlos Somoza (2006) de *Ceux qui sortent dans la nuit* de Mutt-Lon (2013) ? Bien que rangés tous dans la SF, il est difficile d'ignorer les lignes de démarcation plus que sensibles entre *Métaquine* (2016) de François Rouiller, *L'Anomalie* (2020) de Hervé le Tellier et *Rouge impératrice* (2020) de Léonora Miano, *Kabu Kabu* (2013) de Nnedi Okorafor, ou encore *Nos jours brûlés* (2021, 2022) de Laura Nsafou. En raison des propriétés décalées de la SFA, Ian MacDonald (2014) suggère de désigner les ovnis littéraires concernés par le terme *jujutech*⁵, à son sens plus adapté que le nom SF. Est-ce à dire qu'il n'existe pas de SFA ou alors que celle que l'on tient pour telle ne constituerait qu'un avatar du genre ? S'il est compliqué de soutenir raisonnablement que la SFA n'existe pas, autant il serait aventureux de niveler toutes ces productions sous l'appellation de SF, car sur le continent africain, il n'est pas rare de tomber sur de la SF sans « science » ou qui n'a de science que des relents ou des marques. Au vrai, on a parfois le sentiment que certains auteurs africains s'adonnent à l'écriture de la SF à leur insu, faisant découvrir des particularités qui rejoignent, par moult aspects, le genre. Il en va ainsi de la frontière poreuse, très souvent convoquée, entre les mondes possibles (visible et invisible, matériel et immatériel, réel et irréel, diurne et nocturne) qui n'est pas sans rappeler la fameuse

⁵ De *Juju* (terme fréquemment employé par Nnedi Okorafor pour désigner la magie africaine) et *tech*, apocope du mot technologie. Le *jujutech* renvoie à une esthétique propre aux récits de SFA où l'on observe la rupture de la frontière entre tradition et modernité, magie et science/technologie ; Moradewun Adejunmobi parle de « *works where supernatural abilities associated within digenous spirituality interface with technoscience* » (2016 : 268).

intrication quantique étudiée par les physiciens. Le moment semble donc propice pour sonder ce parent pauvre de l'art africain, en explorant la problématique de sa spécificité, mesurable à ses objets, à ses préoccupations et à son herméneutique.

La SFA, un espace épistémologique : construction d'un discours critique

Les essais réunis dans les pages à suivre sont centrés, dans leur majorité, sur des récits parus dans les deuxième et troisième décennies 2000, ce qui ne saurait manquer d'interpeller, en regard de leurs textures et des problématiques qu'ils exposent. De surcroît, comme par une heureuse coïncidence, lesdits textes ont pour auteurs des ascendants africains, d'où leur faible nombre, toute chose pouvant donner le sentiment que les essais reviennent sur les mêmes récits, en l'occurrence des romans⁶. Les auteurs choisis par les exégètes sont soit africains (Camille Nkoa Atenga, Léonora Miano, Felwine Sarr, Mutt-Lon, Mbougar Sarr), soit d'ascendance africaine, mais ayant d'autres nationalités (Nnedi Okorafor, Nora K. Jemisin, Laura Nsafou). Le corpus analysé appartient, en majorité, à l'aire francophone. Ce parti pris s'explique par le peu d'intérêt accordé à cette production par la critique jusqu'ici. Les essais ont été répartis suivant une logique tripartite.

La première partie s'attarde sur la spécificité de la SFA. L'un des questionnements articulant la préoccupation liée à la question est le statut des textes produits par les auteurs de nationalités autres que celles ressortissant au continent africain. Alain Roger Boayéniak Bayo (2021) s'y était déjà intéressé et poursuit sa réflexion en analysant les apories émergeant de l'appréhension du concept SFA. Tout en reconnaissant que le genre était quasiment méconnu, il y a trois ou quatre décennies, il admet qu'il se construit progressivement, acquérant une visibilité qui ne va pas sans difficulté. Voilà pourquoi le critique s'attarde sur les paradoxes inhérents à la notion, en l'occurrence l'appartenance nationale de ses auteurs et l'africanité de leurs écrits. Arguant que la nationalité forme une dimension importante de la problématique, il en conclut que la SFA produite par certains auteurs (les Américains Octavia E. Butler et Mike Resnick, le Français Jean-Marc Ligny) est sujette à caution. Toutefois, il

⁶ Toutefois, il convient de préciser qu'il existe de nombreuses nouvelles du fait d'initiatives visant à promouvoir la SFA.

précise que des précautions doivent être prises, car une fois que la question est abordée du point de vue de l'esthétique qu'offrent les productions indexées, le doute n'est plus permis, tout concourant à en faire des écrits de SFA. En effet, ladite esthétique se nourrit de la science moderne occidentale et surtout des savoirs endogènes ; cela conduit Boayéniak Bayo à classer le genre ainsi exercé dans l'*ethnofiction*.

La logique n'est pas vraiment différente avec la contribution de Flora Amabiamina sur l'intertextualité de l'espace-temps dans cinq romans de SFA, en l'occurrence *Qui a peur de la mort ?* de Nnedi Okorafor, *Ceux qui sortent dans la nuit* de Mutt-Lon, *Rouge impératrice* de Léonora Miano et la dyade de Laura Nsafou, *Nos jours brûlés 1 et 2 (Les flammes ivoire)*. L'objet de sa réflexion est de dresser l'esthétique spatiotemporelle de la SFA en prenant appui, sur le plan théorique, sur la géocritique de Bertrand Westphal. Elle montre que les espaces science-fictionnels innervant ces récits allient cadres homotopiques et utopiques ; et qu'ils se caractérisent par ailleurs par la singularité, sur le plan à la fois de leurs configurations et des expérimentations qui s'y opèrent. Il apparaît à Amabiamina que les espaces des récits analysés se situent majoritairement aux antipodes des lieux en vigueur dans le genre traditionnel. Cependant, elle constate qu'ils forment de véritables laboratoires d'une science typique de l'Afrique et instaurent, corollairement, un renouveau scientifique, lequel rend compte de l'identité des peuples d'Afrique noire traditionnelle profonde. Pareille lecture met en relief le caractère inédit de la SFA oscillant entre rationalité technologique et ce qui pourrait s'apparenter au merveilleux-scientifique⁷, sorte de science par le bas, il faut entendre marginalisée, car tenue pour irrationnelle. Toutefois, une actualité récente montre que cette marginalisation est en voie de disparaître. L'université d'Exeter (précisément l'Institut d'études arabes et islamiques), dans le sud-ouest de l'Angleterre, offrira, dès septembre 2024, une formation, un Master of Arts en magie et science occulte, l'objectif étant de déconstruire la vision manichéenne du monde (BBC, 3 octobre 2023). La responsable de la formation, Emily Selove, confie que « cette maîtrise permettra de réexaminer l'hypothèse selon laquelle l'Occident est le lieu du rationalisme, tandis que le reste du monde est un lieu de magie et de

⁷ Formule consacrée par Maurice Renard dans un manifeste, en 1909, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès ». Le merveilleux-scientifique s'est érigé en un genre voisin de la SF. Renard définit le « roman merveilleux-scientifique [comme] une fiction qui a pour base un sophisme ; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité ; pour moyen, l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain ».

superstition ». Le cursus s'inscrit dans une logique de « décolonisation, d'exploration d'épistémologies alternatives, le féminisme et l'antiracisme ».

La SF traditionnelle s'est émancipée à la faveur des progrès scientifiques et techniques, deux réalités indissolublement liées. D'ailleurs, l'observation de l'ensemble des thèmes privilégiés par le genre révèle que les prouesses technologiques ou les théories scientifiques les plus prégnantes d'une époque y trouvent presque toujours un écho favorable et y sont développées, prolongées, fantasmées. Il en va ainsi du phénomène de l'électricité (au XIX^e siècle), ou de l'informatique, les théories quantiques et les biotechnologies (à partir du XX^e siècle) qui modifient en profondeur le quotidien des citoyens. La SF amplifie les espoirs et les peurs de ces phénomènes, véritables *pharmakon*. Aussi n'est-il pas surprenant que l'« âge d'or » (Sadoul, 2000) de la SF originelle soit également celui de la science. Pourtant dans les récits de SFA, la tradition africaine à travers ses rites, contes, chants, en somme à travers son imaginaire, vient souvent se substituer à l'élément technoscientifique. La quasi-totalité des essais le mentionne, particulièrement celui d'Édouard Djob-li-Kana et Alain Roger Boayéniak Bayo. Ces derniers étudient, à partir d'un corpus de contes africains, les prémisses de la SF dans la littérature orale africaine. Ils battent alors en brèche l'affirmation répandue voulant que la SF soit un genre très jeune en Afrique. Partant du postulat que la SF aborde des questions métaphysiques et spirituelles telles que la mort, le sens de la vie, la transcendance, etc., ils arguent qu'elle ouvre à un espace-temps infini, mettant en scène des quêtes à l'échelle du cosmos. Lesdites quêtes permettent parfois une réinterprétation des grandes traditions religieuses, socle des contes en Afrique. En conséquence, les deux critiques montrent que la SF est à l'essence de la culture littéraire traditionnelle africaine. Ils rejoignent, en cela, Wanuri Kihiu pour qui la SF a toujours existé en terres africaines : « I think science fiction has been a genre in Africa that has been used a lot for a long period of time, way before I was even born and if we think about science fiction as the use of science or something that is fictitiously science or speculative fiction within a story, then we've always used it » (2009).

Le plaidoyer de Djob-li-Kana et de Boayéniak Bayo est celui de l'existence d'une SFA immémoriale, préexistant à l'écrit et dont les textes d'auteurs africains (Nnedi Okorafor, Beukes, Jemisin, Meyer, etc.) ne sont que le prolongement. En sondant les mondes projetés par des contes subsahariens, les exégètes démontrent que la SFA trouve ses racines dans un passé antédiluvien. Mais, plus encore, leur essai établit que l'univers

des lavanes décryptées s'explique bien à l'aune de théories de la physique quantique et fait écho à la science post-moderne. Leur conclusion rejoint la philosophie des afrofuturistes qui s'attachent à revaloriser et à perpétuer le passé historique de l'Afrique dont ils pensent qu'il est fondamental pour les futurs A(a)fricains.

Dès lors, il est apparu important de s'attarder, dans la seconde partie de l'ouvrage, sur les objets de cette SFA et de comprendre la prégnance de leur empreinte culturelle dans un univers prônant la technoscience et d'en éclairer les caractéristiques. Si des textes, pas directement apparentés à la SFA apparaissent dans ces lignes, c'est pour mettre en évidence l'ancrage des éléments du genre dans les récits africains dont d'aucuns, à l'instar d'Achille Mbembe (2023), soutiennent qu'ils sont des lieux de diffusion de savoirs, malheureusement dévalorisés quand ils ne sont pas niés :

Encore une fois, il est important d'insister sur la dimension profondément futuriste de ces récits. Car si, comme je le pense, nous sommes aujourd'hui au seuil de quelque chose de nouveau, alors la question de savoir où rechercher des ressources qui nous permettent d'imaginer la poursuite de notre histoire sur Terre devient essentielle. Les métaphysiques africaines, mais aussi amérindiennes et autres, peuvent constituer des points de départ très riches pour entamer cette réflexion. À condition, évidemment, de bien vouloir les écouter.

La lecture épistémique de quelques romans de SFA par Flora Amabiamina et Floribert Nomo Fouda s'inscrit dans le cadre prescrit par cet intellectuel africain. Elle met en saillie les différents savoirs à l'œuvre, dont ceux endogènes, dans *Le sorcier signe et persiste* de Camille Nkoa Atenga, *Rouge impératrice* de Léonora Miano et *La plus secrète mémoire des hommes* de Mbougarr Sarr. Au-delà de recenser les savoirs endogènes (à l'instar des ethnosciences), problématique au cœur de leur réflexion, ils relèvent d'autres savoirs, leur prétention étant d'en interroger les procédés d'endogénéisation, avant d'explorer le métalangage mobilisé à cette fin épistémique. La démarche des critiques consiste à démontrer que la science dans son appréhension occidentale est prise en compte par la SFA et qu'il existe une rationalité alternative découlant des imaginaires et des sciences « africains », laquelle contribue à la compréhension de phénomènes propres à un contexte local. Semblable état de choses amène les exégètes au constat que la SFA est consubstantielle au folklore endogène.

Mouhamadou Ngapout Kpoumié, en menant une étude orographique de *Qui a peur de la mort ?*, a une préoccupation analogue. Il s'attarde sur

les données folkloriques qui fécondent le récit de Nnedi Okorafor. En explorant le passé pré-apocalyptique du peuple ibo, il révèle une société ancrée dans l'usage d'une technologie dont les codes et les propriétés sont étrangers à son univers. La décadence, épée de Damoclès suspendue sur la tête de ce peuple, se retrouve compensée par un retour aux paradigmes endogènes marqués par les savoirs occultes, les pratiques ésotériques et la magie. Ces éléments onto-mythologiques, loin de se limiter à une dimension fantastique ou merveilleuse, font l'apologie de phénomènes attestés en science positiviste. Ils nourrissent, de ce point de vue, des enjeux d'ordre identitaire, culturel, idéologique et critique. L'analyste conclut qu'en faisant des données cosmologiques un référent esthétique majeur de son récit, Okorafor propose une nouvelle poétique de la SF en terres africaines. Il faut alors comprendre que le contexte est un déterminant fondamental dans la saisie de la SFA.

L'environnement de production et d'inspiration du texte constitue un facteur important pour la compréhension du récit de SFA, comme on peut le voir dans la réflexion où Flora Amabiamina et Alain Roger Boayéniak Bayo questionnent le genre dans des romans de SFA de femmes. À la différence de l'espace occidental où le champ est machiste, en Afrique, il se conjugue davantage au féminin. En attestent ses représentantes les plus visibles dans sa déclinaison littéraire : Nnedi Okorafor et Nora K. Jemisin (Nigéria), Lauren Beukes (Afrique du Sud). Partant de cet indicateur, les exégètes soutiennent que le présupposé serait que les questions féministes forment le nœud de leurs productions. Or il apparaît que le féminisme observé dans les récits à l'étude présente un caractère ambigu, en ce qu'il reste pollué par des stéréotypes patriarcaux. C'est le cas de la hiérarchisation consacrée contenue dans la qualification *sexe faible* accolée à la femme laissant subodorer qu'il en existe un fort, en l'occurrence l'homme, repérable dans *Qui a peur de la mort ?* de Nnedi Okorafor, *La cinquième saison* de Nora K. Jemisin et *Nos jours brûlés 1 et 2*, la dyade de Laura Nsafou. Il ressort de l'analyse de ces textes que les auteures, toutes adeptes de l'afrofuturisme, se le réapproprient. La réflexion de Amabiamina et Boayéniak Bayo s'attarde, en conséquence, sur les modalités suivant lesquelles la femme dépeinte dans les récits susmentionnés travaille, autant qu'elle le peut, à l'éversion des stéréotypes sur son genre. En effet, le féminisme des personnages, de l'ordre du *womanism*, apparaît comme subordonné à la domination de l'homme que les femmes tiennent pour un partenaire nécessaire, toute chose mettant au proscénium l'agentivité féminine, car il y a une

impression forte et permanente que l'action du sujet-femme n'est possible qu'avec l'appui de l'agent-homme. Mais, une fois l'*agency* de ces femmes réinscrite dans la philosophie afrofuturiste dont les clés de lecture aident à une meilleure compréhension des faits, les raisons de la subordination apparente de la femme à l'homme s'éclairent, les rapports entre ces derniers s'y appréhendant davantage en termes de partenariat et de complémentarité.

De ce qui précède, la SFA a indéniablement une spécificité incongrue, pour d'aucuns, vraie, pour d'autres, notamment les apologistes de l'argument de la contextualisation du genre. Il émerge, dans toutes les études du volume, que la SF, telle qu'elle se déploie chez les auteurs africains ou ceux dont les productions science-fictionnelles véhiculent une esthétique africaine, a une dimension singulière en rapport avec les logiques d'appréhension, plutôt dynamistes, de la science en Afrique. Si des récits catalogués SFA ne dérogent pas à la règle prescrivant qu'en SF l'élément technoscientifique soit le moteur de l'action tout en assurant une distanciation cognitive, dans d'autres, assez importants, à défaut d'être totalement absente, la science n'y occupe qu'une portion congrue. Ainsi, comment comprendre cette paucité d'éléments de la science moderne (empirique) dans les récits de SFA ? S'il est indéniable que la définition occidendo-centrée du concept de science constitue un nœud, certains pensent qu'il faille en décroiser la saisie, afin de prendre en compte la « science » africaine ou ce que Achille Mbembe (2023) dénomme les « métaphysiques animistes africaines », en somme d'autres rationalités, dont il précise le sens :

Ce que j'appelle les métaphysiques animistes africaines ne correspond pas aux reliquats d'un passé exotique, mais à des réservoirs d'une imagination profondément futuriste. Ces dernières décennies, ces métaphysiques ont été étudiées à travers différentes disciplines des sciences humaines et sociales comme des créations du passé. En réalité, en les examinant de près, j'ai été frappé par leur potentiel d'actualité et surtout leur potentiel futuriste.

L'auteur souligne encore que les « imaginaires de [romans africains] ouvrent la voie à des configurations hétérogènes, hybrides, des greffages inattendus qui sont tout à fait typiques de l'âge numérique que nous connaissons aujourd'hui. Ils témoignent d'un mariage du matériel et de l'immatériel tout à fait saisissant » (Mbembe, 2023). Cet alliage du matériel et de l'immatériel en appelle à une lecture spécifique.

L'ultime partie de l'ouvrage, en toute logique, aborde donc l'herméneutique en œuvre dans le décryptage des textes de SFA. L'essai de Floribert Nomo Fouda en expose un bout puisqu'il explore les espaces et les savoirs en lien avec la vision du futur dans *Les lieux qu'habitent mes rêves* de Felwine Sarr. Il soutient que ce roman charrie des connaissances expressives de l'ontologie et de la cosmogonie du peuple sérère (Sénégal). L'exégète relève alors les modes de réappropriation des sciences occidentales pour exprimer des réalités locales, autant que la mobilisation de contenus cognitifs issus d'Afrique, toute chose inscrivant le projet auctorial de Sarr dans le cadre de la politique de rupture épistémologique à laquelle exhortent, depuis un moment, plusieurs penseurs africains, dont lui-même. La gnoseologie ainsi exaltée prône la construction prospective d'une Afrotopos par le biais des savoirs endogènes afin de légitimer une préhension originale de la SFA, qui promeut l'émergence d'une Afrique épistémologiquement stable et prospère, parce que potentialisant au mieux ses atouts folkloriques. Le roman de Mutt-Lon, *Ceux qui sortent dans la nuit*, correspond aux critères ci énoncés. Les analyses d'Amatsia K. Monble sur l'africanisation d'un genre littéraire émergent et de Laurain Lauras Assipolo Nkpeu sur l'analyse par l'approche sociolinguistique de la SFA, à partir de ce récit, s'y appesantissent.

De postuler l'africanisation de la SF présuppose une dynamique processuelle dont l'essor est situé à l'orée des années 2000. Monble le justifie par la réappropriation par les écrivains africains d'une forme discursive « étrangère », encore monopolisée par les auteurs occidentaux, aux fins de l'adapter à l'imaginaire local dont Mutt-Lon est imprégné. Aussi le critique s'attarde-t-il sur les modalités permettant à cet auteur d'africaniser son récit de science-fiction. Pour ce faire, Monble emprunte les théories postcoloniales, question de mettre en saillie les déterminations et influences socio-culturelles concourant au discours littéraire de Mutt-Lon. L'intérêt d'Assipolo, sans être opposé, se focalise plutôt sur les socioculturèmes, en l'occurrence les éléments culturels propres à une société, en conséquence à un lieu particulier. En effet, comment s'essayer à comprendre le roman de l'écrivain camerounais, dont le titre annonce déjà son étrangeté, pour le lecteur peu familier du socio-espace camerounais ? Voilà pourquoi le critique invite à ne pas s'en tenir à l'étude de l'œuvre de SFA en se bornant à y rechercher les codes classiques du genre, mais à prêter une attention qu'elle mérite à l'entrée socioculturelle, laquelle oriente en priorité vers le décryptage de la société de l'œuvre. Tout autant, les thèmes dont cette dernière regorge et le

lexique employé sont sondés à l'aune de la vision du monde propre à la communauté sociolinguistique de référence du récit. Cette invite, à partir d'un décryptage sociolinguistique de *Ceux qui sortent dans la nuit*, interpelle, à sa manière, quant à la décolonisation des savoirs et, par-delà elle, au partage de connaissances locales.

En tout état de cause, l'herméneutique de la SFA commande des outils d'analyse distinctifs à l'instar des objets qu'elle étudie, l'appareillage critique et théorique traditionnel n'étant pas toujours capable de rendre compte de quelques-uns de ses aspects, ou du moins l'étant partiellement. Dans les essais présentés dans ces pages, si la géocritique de Bertrand Westphal (2000, 2007), l'épistémocritique de Michel Pierssens (2009), la narratologie dans ses appréhensions nouvelles, notamment la narratologie féministe de Susan Lanser (2018) et l'approche agonistique de François Guiyoba (2007), les théories postcoloniales ou la déconstruction ont pu être opérantes, il a fallu recourir à d'autres instruments d'investigation textuelle propres à une lecture optimale, plus originale, des réalités africaines et de leurs environnements culturels. Le *womanism* pensé par Chikwenye Okonjo Ogunyemi (1996) pour mieux saisir l'agency de la femme africaine dans son contexte, la critique orographique (qui révèle la survie de la tradition dans un contexte de modernisation) de Richard-Laurent Omgba (2015), la cryptocommunication (communication par des canaux occultes et acroamatiques) de Jacques Fame Ndongo (2007) ou la sociolinguistique (permettant de mettre en lumière les pratiques socioculturelles) se sont révélées, de ce point de vue, productives. C'est dire que la curiosité perplexe que suscite la SFA doit être le lieu non seulement de sa découverte, mais davantage de son acceptation.

De l'afrofuturisme à l'afroculturisme : SFA et à-venir de l'Afrique

La SF des auteurs africains pourrait alors se lire comme un éventail de professions de foi narrativisées. Par ailleurs, elle pourrait devenir le lieu du développement d'une idéologie neuve qui s'étale au-delà de l'afrofuturisme et de ce que je nomme « afroculturisme ». Il n'échappe pas au lectorat averti que le genre, que l'on veut relativement jeune en Afrique, prend de l'ampleur ces dernières décennies, ce qui n'est pas un fait du hasard. Son déploiement coïncide avec le surgissement sur la scène de discussions sur l'avenir/le futur de l'Afrique à l'heure de grandes mutations politiques, technologiques, écologiques, etc. Anthony Mangeon (2022b) situe ces différents débats sur l'avenir de l'Afrique à il

y a une quinzaine d'années tout en précisant leur régularité. Déjà, en 2013, l'UNESCO s'attardait lors d'un forum à cette préoccupation en postulant « Imaginer le futur de l'Afrique : au-delà des modèles de rattrapage et de convergence ». Elle admettait alors et posait le principe d'un futur à axiomatiser et à modéliser en dehors des schémas déjà éprouvés par d'autres dans l'industrie. En 2019, elle réitérait son postulat en invitant à réfléchir sur le projet « Imaginer les Avenirs de l'Afrique » (IAF) dont l'objectif affiché est de « renforcer la capacité en prospective du continent » à travers une nouvelle discipline, « Littératie du futur », définie comme un instrument permettant d'améliorer de manière significative la capacité à concevoir et à utiliser le futur ». À la suite de ces colloques, l'afroculturisme s'inscrit dans le sillage des utopies africaines déjà théorisées notamment par Achille Mbembe (2006) et Felwine Sarr (2016), à travers les concepts d'*afropolitanisme* et d'*afrotopia*. Il s'intègre à la nomenclature de ceux existants et auxquels il apporte une extension épistémologique en mettant en saillie les identités africaines dans leurs diversités et particularités.

« Afroculturisme » est un mot-valise forgé à partir de l'apocope « afro » et du concept « culturisme », dérivé du mot « culture ». En effet, le culturisme, dans sa double acception anthropologique et physique, désigne une discipline sportive promouvant le développement et l'exhibition de la masse musculaire avec une finalité esthétique. On peut y voir l'excroissance de quelque chose de caché, sa valorisation. D'une certaine façon, il en est question dans les récits de SFA et pour les contributeurs de ce volume qui, à leur façon, exaltent les savoirs, savoir-faire, cultures et traditions africaines en les dépouillant des a-prioris coloniaux. Il faut alors comprendre par « afroculturisme » une idéologie positiviste, laquelle rend compte de formulations neuves plurielles, sur les plans de la culture, des modes de vie, des façons d'être et de faire, d'habiter et de penser des Africains. En somme, il s'agit de la singularité résidant dans le fait que les Africains sont animés par des dynamiques ressortissant à la fois au-dedans (endogènes) et au-dehors (exogènes). Ils célèbrent une Afrique qui se forge dans le métissage et l'assemblage culturels en faisant du continent l'avenir et le futur du monde. Ce projet utopique culturel n'a pas de visée conservatrice ; il rompt avec le nativisme et le racialisme culturel chers aux idéologies panafricanistes et afrocentriques. De surcroît, le même projet met à bas les discours afropessimistes ambiants tendant à réduire l'expérience de la modernité africaine à une anthropologie de la tragédie et du désespoir. Il est question

de s'écarter d'une vision caricaturale et exotique du continent africain transparaissant d'une littérature afropessimiste et tropicaliste avec les clichés sur l'Afrique de la pauvreté et de la misère, des sorciers et des marabouts, la Mecque de la dictature, le Goulag du féminisme, la Bastille de l'oppression des femmes et des enfants, le Vatican de la phallocratie et du machisme. Au total, l'*afroculturisme* rend la prospérité future de l'Afrique tributaire de ses croyances, us et coutumes, de ses cultures, de son riche folklore souvent brocardé par l'Occident positiviste d'où sourdent des savoirs, techniques et savoir-faire singuliers. Les moyens et/ou mécanismes de cette entreprise, telle qu'observée dans les récits analysés, participent à la fois de la monstration, notamment l'exposition des savoirs et savoir-faire ainsi que de la logique qui sous-tend leur articulation, mais tout autant de la démonstration en ce qu'elle en appelle à la théorisation d'un mode de faire et d'agir.

Ce livre est le fruit d'une patience éprouvante et d'une endurance prodigieuse. Le temps, nous avons dû en suspendre l'envol. L'appel lancé le 16 novembre 2021 a eu du mal à prospérer en raison de son objet que d'aucuns jugent complexe, improbable. Aussi a-t-il fallu effectuer des démarches auprès de collègues et de jeunes chercheurs qui osent, ou se résoudre, pour certains auteurs, à produire plus d'une réflexion avec le risque encouru de se répéter. Nous sommes conscients d'avoir seulement effleuré l'objet SFA dont il reste à dire, à explorer et à découvrir. La SFA, dans les études présentées dans ce volume, se pose en laboratoire de recherche pour les solutions de développement de l'Afrique qui nourrit de nombreux débats en ce début du 21^e siècle. Que choisir ? L'extraversion, l'introversio n ou le mariage intelligent des deux modèles ? Là est toute la question. Alors, ovni, avatar ou *jujutech*, la SFA reste un espace épistémologique à investir. Pour y parvenir, le présent ouvrage invite les chercheurs à l'exercice de la « capacité critique » (Latour, 2022) dont doit faire montre toute communauté scientifique.

Références bibliographiques

- Angenot, M. (2013). Les dehors de la littérature : du roman populaire à la science-fiction. Paris : Champion.
- Boayéniak Bayo, A. R. (2021). « Autour de la science-fiction africaine ». In *Revue Akofena*, 004(2), 15-28.
- Bould, M. (2012). « Superpower : Africa in Science Fiction ». *Science Fiction Studies*, 118, 559-561.

- Bould, M. (2013). « *Africa sf* : introduction ». *Paradoxa*, 25, 7-15.
- Chauvet, M. (2023). « Mouvement toujours émancipateur ou simple *hype* artistique ». In *Usbek & Rica*, 38, 138–149.
- Chavoz, N. Mangeon, A. (Dir) (2022). *Futurs africains : utopies et dystopies. Études littéraires africaines*, 54.
- Chikwenye Okonjo Ogunyemi (1996). *African Wo/Man Palava: The Nigerian Novel by Women*. Chicago, London : Chicago Press.
- Eboussi Boulaga, F. (1977). *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*. Paris : Présence Africaine.
- Eshun. K (2003). « Further Considerations on Afrofuturism ». *Project MUSE*, 3(2), 287-302. doi:10.1353/ncr.2003.0021.
- Fame Ndongo, J. (2007). *Le merveilleux champ des phonons et des photons. Essai sur les fondements scientifiques de la communication africaine*. Yaoundé : SOPECAM.
- Guiyoba, F. (2007). « Prolégomènes à une théorie générale de l’agonistique narrative ». *Revue d’art et de littérature, Musique*, 44, <http://www.lechasseurabstrait.com>. Consultée le 30 mars 2020.
- Hartmann W. I. (2012). *Science fiction by African Writers*. New York : Story Time.
- Hountondji, P. (dir) (1994). « Démarginaliser ». In *Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, Dakar/Paris, CODESRIA/Karthala, pp. 1-34.
- Kavwahireri K. (2009). *L’Afrique, entre passé et futur. L’urgence d’un choix public de l’intelligence*. Bruxelles : Peter Lang.
- Lanser, S. (2018). « Pour plus de narratologie (plus féministe et plus queer) ». In S. Patron (dir.), *Introduction à la narratologie post-classique. Les nouvelles orientations de la recherche sur le récit*. Villeneuve-d’Ascq : Presses universitaires du Septentrion, pp. 21- 46.
- Latour, B. (2022a). *Habiter la terre. Entretiens avec Nicolas Truong*. Paris : Arte Éditions Les liens qui libèrent. VN.
- Lemire, C. (1908). *Jules Verne*. Paris : Berger-Levrault.
- Le Tellier, H. (2020). *L’anomalie*. Paris : Gallimard.
- Lopes, C. (2021). *L’Afrique est l’avenir du monde. Repenser le développement*. Paris : Seuil.
- MacDonald, I. P. (2014). *Alter-Africas: Science Fiction and the Post-Colonial Black African Novel*. Doctoral Thesis of Philosophy. Columbia University.
- Mangeon, A. (2022a). *L’Afrique au futur. Le renversement des mondes*. Paris : Hermann.
- Mangeon, A. (2022b). « Carlos Lopes, L’Afrique est l’avenir du monde. Repenser le développement ». *Lectures, les comptes rendus*. <https://doi.org/10.4000/lectures>. Consulté le 27 avril 2023.
- Mbembe, A. (2006). « Afrotopia ». In *Africultures*, 1/66, 9-15.
- Mbembe, A. (2023). « Les métaphysiques africaines sont des réservoirs d’imaginaires futuristes ». *Usbek & Rica*. Entretien avec Pablo Maillé.

- <https://usbeketrica.com/fr/article/les-metaphysiques-africaines-sont-des-reservoirs-d-imaginaires-futuristes>. Consulté le 3 mars 2023.
- Miano, L. (2019). *Rouge impératrice*. Paris : Grasset. VN.
- Moradewun Adejunmobi (2016). « Introduction : African Science Fiction ». *Cambridge Journal of Postcolonial Literary Inquiry*, 3(3), pp. 265-272.
- Mutt-Lon. (2013). *Ceux qui sortent dans la nuit*. Paris : Grasset.
- Nnedi Okorafor & alii. (2013). *Kabu Kabu*. New York : Prime Books Publisher.
- Nnedi Okorafor (2014). « *African science fiction is still alien* ». <http://nnedi.blogspot.com/2014/01/african-science-fiction-is-still-alien.html>, consulté le 12 avril 2023.
- Nsafou, L. (2022). *Nos jours brûlés. Les flammes ivoire*. Paris : Albin Michel. VN.
- Nsafou, L. (2022). *Nos jours brûlés 2*. Paris, Albin Michel jeunesse. VN.
- Ongba, R. L. (2015). « Pour une critique orographique ». In *Écritures, Le texte littéraire africain et sa critique*, 12, 13-25.
- Pierssens, M. (2009). *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Rouiller, F. (2016). *Métaquaine 1. Indications*. Nantes : Éditions L'Atalante.
- Sadoul, J. (2000). *Une histoire de la science-fiction 2 : 1938 – 1957, l'âge d'or*. Paris : J'ai lu.
- Sarr, F. (2016). *Afropia*. Paris : Éditions Philippe Rey.
- Somoza, J.C. (2007). *La théorie des cordes*. Paris : Actes Sud.
- Stier, J. D. (2019). « Jujutech » : exploring cultural and epistemological hybridity in African science-fiction. Thesis of Master of Arts. Rhodes University.
- Thévenet, E. (2023). « Une histoire des futurs noirs ». In *Usbek & Rica*, 38, 132–137.
- UNESCO (2013). « Imaginer le futur de l'Afrique : au-delà des modèles de rattrapage et de convergence ». <https://fr.unesco.org/events/forum-unesco-du-futur-imaginer-futur-1%E2%80%99afrique-au-del%C3%A0-mod%C3%A8les-rattrapage-convergence>. Consulté le 27 avril 2023.
- UNESCO (2019). « Imaginer les Avenirs de l'Afrique ». <https://fr.unesco.org/imaginer-africafutures#:~:text=Il%20s'agit%20d'ateliers,monde%20dans%20lequel%20ils%20vivent>. Consulté le 27 avril 2023.
- Usbek & Rica* (2023). « Afrofuturisme, réservoir d'utopies ». 38, 130-152.
- Wanuri Kahiu (2009). « Africa and Science-fiction – WanuriKahiu'sPumzi – Interview ». <https://www.allreadable.com/2e3aFHAR>. Consulté le 3 mars 2023 à 12 h 10 min.
- Westphal, B. (2000). « Pour une approche géocritique des textes ». In Westphal B. (dir), *La géocritique. Mode d'emploi*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 9-40.
- Westphal B. (2007). *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris : Minuit.

- Womack, Y. L. (2013). *Afrofuturism: The World of Black Sci-Fi and Fantasy Culture*. Chicago Review Press.
- Yaszek, L. (2006). Afrofuturism, Science Fiction, and the History of the Future. *Socialism and Democracy*, 20(3), 41-59.
- Zola, E. (1893). *Mes haines. Causeries littéraires et artistiques*. Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle.

